

# Jamais presque pas encore lu, suivi de Mon bureau de granit

Charles Sagalane

Number 163, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96443ac>

[See table of contents](#)

## Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

## ISSN

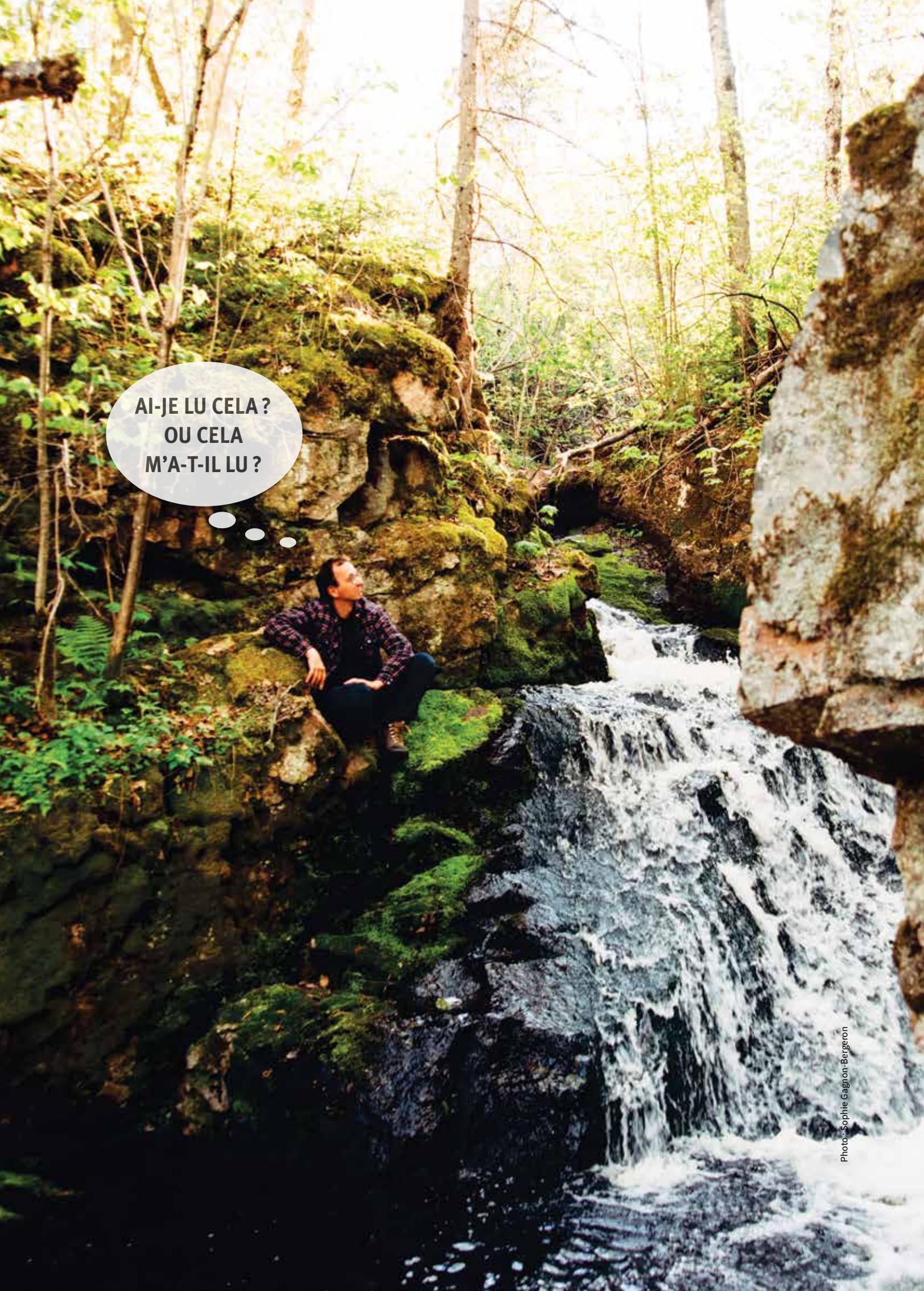
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

## Cite this article

Sagalane, C. (2021). Jamais presque pas encore lu, suivi de Mon bureau de granit. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (163), 10–13.

A man in a plaid shirt and dark pants is sitting on a large, moss-covered rock. To his right, a waterfall cascades over a series of rocks. The background is a dense forest with many thin trees and green foliage. The scene is lit with natural light, creating a serene atmosphere.

AI-JE LU CELA?  
OU CELA  
M'A-T-IL LU?

# Jamais presque pas encore lu

Par CHARLES SAGALANE \*

J'ai tout lu. Héritier de Bouvard et Pécuchet, diront certains. Pour autant, l'esprit ne me tourne pas au vent comme un Quichotte. C'est que je ne lis pas pour retenir. Je ne lis pas pour détenir non plus. Je ne lis que pour lire. Quand je songe au protagoniste du « Jardin aux sentiers qui bifurquent », je me méfie. On ne m'attrapera pas au labyrinthe paradoxal de la lecture. Car j'oublie. Presque tout. D'*Ulysse* de Joyce, industrielle intrigue ? Il me reste une impression de surcharge, plutôt malicieuse. De la folie blanche de *Moby Dick* ? Un périple encyclopédique, sa béance mystique. Et aussi cette expression, dont je ne sais si elle circulait sur les baleiniers de Nantucket ou si c'est Melville qui l'a forgée : « Inattaquable dans son petit Québec ». Ça peut servir. Je me souviens des visages, bien sûr, des caractères. Raskolnikov, frondeur désespéré. Bérénice Einberg, semillante insulaire. Il me revient des atmosphères. Celle de *Cent ans de solitude*, luxuriante, étouffante parfois. Celle des nouvelles inachevées de Kafka, d'une étrangeté fragile, à se rompre après deux lignes. Celle de la vie des bois, embaumante dans *Walden* comme dans *Kukum*. Difficile d'oublier les apparitions singulières. Le primate de *Ténèbre* à vous éclater le cœur. Le caca au cul de Mailloux. Le tout dernier mot de « Pauvre petit garçon » où Buzzati nous a bien eus. J'ai des lettres.

Mais j'ai aussi des soupçons. Sarraute les applique à notre ère, non ? Mes soupçons pèsent sur mes assurances de lecteur. Il se pourrait bien que la vérité soit de l'autre côté du miroir. Je n'ai lu aucun livre. Absorbé que j'étais par des voix, je ne lisais jamais. Les vers de Joséphine Bacon me font voir et entendre un incroyable v d'outardes dans le ciel de Nutshimit. Est-ce lire ? La prose de Salman Rushdie crée en moi un attroupement forain. *Les versets sataniques* pour numéro d'équilibriste. *Les enfants de minuit* comme tour de prestidigitation. Ce n'est pas mieux en traduction. Anna Akhmatova me murmure à l'oreille pendant son *Requiem* : ce souffle, tout près, qui prépare son aparté... Est-ce vraiment lire que percevoir une voix entre les lignes ? D'ailleurs, nous disons : je lis. Mais s'agit-il vraiment d'un mode actif, à sens unique ? Le beuglement exploréen de Gauvreau. Le puzzle qu'est *La vie mode d'emploi*. Ai-je lu cela ? Ou cela m'a-t-il lu ?

Je sais, je ne réponds pas à la question. Quel livre n'ai-je vraiment *jamais lu* ? J'en ressens une légère oppression à la poitrine. Il n'y a pas que les incontournables, les adorés, les il-le-faut. Il y a les autres. Ma bibliothèque de survie répond pour une part à la nécessité que circulent des livres que je tarde à lire. Ceux qui envahissent les tablettes de mes bibliothèques, le bras de mon fauteuil, ma table de chevet. Ceux qui espèrent une relation. Fuyante, passagère, passionnelle – quelle qu'elle soit ! Ces livres-là, ces impatients, j'allais les semer

au vent. Dans un sac de plastique, devant un panorama exceptionnel. Ils vivraient une aventure sauvage. En m'attendant. Car il y a longtemps que je ne décide plus quel livre je vais lire. Je repère, je convoite, je me procure. Mais ce n'est pas moi qui décide si le livre se lira. Je n'en ai même aucune idée. Sous ma lampe de lecture, ou adossé au majestueux pin rouge de l'île du Bôme, la dynamique ne change pas. Je pose la main sur la couverture : c'est oui ou non. Ni le prestige, ni la nécessité, ni l'engagement moral envers un collègue écrivain n'y fait. Les livres lus se lisent seuls. Ce pourrait être désespérant, frustrant, insécurisant, navrant, et même tout cela à la fois, mais c'est un mystère que j'accueille. La nuit, je ne choisis pas de rêver. Le jour, je ne choisis pas de lire.

Tout de même, interrompre une lecture, ça m'arrive. Le mystère demeure. Je ne m'éloigne pas d'un livre parce qu'il m'ennuie. La lecture s'arrête seule. Des exemples ? *Mémoire du feu* de Galeano : entre des pages somptueuses, figé, un billet de l'Instituto Nacional de Antropología e Historia. Les *Œuvres* de Bouvier : hésitant devant *Le poisson-scorpion*, le signet d'une librairie genevoise. Ou le *Voyage aux Isles* du père Labat : au milieu d'un chapitre captivant, « Entrée adulte », pas d'explication. Mes lectures s'arrêtent comme je rentre de voyage. Apparemment, il le faut. Mais pourquoi ? D'ailleurs, ne pas lire entièrement, c'est encore lire. Pas vraiment du *jamais lu*. Devrais-je dresser la liste des dix livres à portée de bras qui ont perdu le titre d'acquisition récente ? Car je fais du *tsundoku*, l'art d'empiler les livres en sachant très bien que je n'arriverai pas à tous les lire. Au moins, les livres sont là. Comme des possibles. Une liste, oui. Je songe à celles, graciles et élégantes, de Sei Shônagon. Je la relis souvent, celle-là. Comme Bashô. Comme Thoreau. Quels sont les livres que je n'ai pas relus ? Ingrat comme exercice. On dirait ne pas désirer revoir quelqu'un... Mais revenons à notre question.

Je suis de mauvaise foi. Qui aimerait avouer ce qu'il ne lit pas ? Grignoter *La divine comédie* exige une discipline que j'ai eue et n'ai plus. Quelle formidable ascension dont l'enfer est le sommet ! Et Proust, 50 pages par jour. Au terme de l'été, le premier tome de la Pléiade y était passé. Je pourrais aussi bien dire : au terme du premier tome, l'été y était passé. De la hargne récompensée par le ravissement. Je n'en suis plus là. De toute façon, la montagne de livres à lire s'élève plus vite que je ne la gravis. Je repousse, je retarde, je sursois. Mon vieux comparse Diégo, bibliothécaire de survie associé, le sait bien. Nous nous refilons des livres exceptionnels, parfaitement ciblés, et la magie n'opère pas toujours. *La constellation du Lynx*, ça tarde. *Champion et Oonee-meetoo* de Tomson Highway, deux chapitres qui m'ont renversé : je le lirai cet été.

Traitez-moi de dilettante de couvertures. Mais j'ai mes paresse. Mes sautes d'humeur, mes grands bonds d'intérêt, mes passages à vide. Ce bouquin qui possède des attraits indéniables le mardi me rebute le vendredi. Je vous assure qu'il n'y a rien à comprendre là-dessus. Néanmoins, je vais tenir parole. Vous confesser l'inavouable. Je n'ai jamais lu *La rivière. Initiations outaouaises*, de Joël Pourbaix. Un livre pour moi. Aventure géopoétique de prose et de vers. Qui me parle d'un territoire aimé. Et enrichit mes expansions d'écrivain au long chemin. Il m'a été offert par un ami, bibliothécaire de survie du mont Royal. Une œuvre parfaite à tous points de vue. Dont je comprends la valeur et je défends l'intérêt. J'ai tenté des dizaines d'approches. Mais non. Pas tout de suite. Ça ne veut pas se lire. Déroutant, vraiment. Je donnerais cher pour savoir qui décide ce que je lis. Mais je persiste.

*Pas encore lu.* C'est le genre de rubrique qui me ressemble le plus. 



[www.sagalane.com](http://www.sagalane.com)

\* Écrivain, voyageur littéraire et « bibliothécaire de survie en chef », Charles Sagalane a publié six recueils de poésie à La Peuplade : <sup>96</sup>*bric-à-brac autour du lac* (2018), <sup>73</sup>*armoire aux costumes* (2016), <sup>47</sup>*atelier des saveurs* (2013), <sup>51</sup>*antichambre de la galerie des peintres* (2011), <sup>68</sup>*cabinet de curiosités* (2009) et <sup>29</sup>*carnet des Indes* (2006). Il vit à Saint-Gédéon au Lac-Saint-Jean.

# Mon bureau de granit

Par CHARLES SAGALANE

Extrait d'un récit sur la Bibliothèque de survie  
à paraître à La Peuplade en octobre 2021.

Au gré des saisons, le Livre me paraît un compagnon vivant. Il possède un squelette, un système narratif central, des fluides thématiques, une somme de petits détails qui ne sont qu'à lui. J'ai imprimé des pans de manuscrit comme autant d'îles que je façonne. J'apprivoise le corps du Livre, celui qui croît et m'échappe. Quand je m'ennuie devant le clavier, je décrète des séances buissonnières. Sur l'île aux Petits Atocas, une excroissance de granit me tient lieu de bureau. Le rocher presque plat, sans trop de failles, s'avère un emplacement de choix pour travailler. Pas de cartes d'affaires, ni de plaque indiquant mon titre de « Bibliothèque de survie en chef ». Rien que des outils mobiles. Mon carnet, mon thermos, ma petite hache. Des motifs mobiles aussi. Réviser, écrire, rêvasser. Aujourd'hui, l'île voit sa touffe de pins caressée par les vents, son anse sourit sous les vagues. Par-delà les autres îles, le panorama vaporeux des Laurentides ne demande qu'à se raconter. Les nuages qui naviguent tamisent l'éclairage. Comme le vent a la patte rude dans les environs, mieux vaut privilégier les journées de brise. Avec un peu de pratique et d'endurance, j'arrive à bosser pendant une heure – un tel banc a le pouvoir de vous aplatir le grand fessier... De toute façon, c'est la durée prescrite pour garder l'esprit vif.

glisser comme un nuage  
chaque pas chancèle  
dans le gros gravier

Mon bureau noir ne tolère pas les lignes trop régulières de la prose. Il m'incite à suivre les courbes vivantes du paysage. Celle de l'anse où repose mon canot. Celles de l'eau douce, qui clapote. Celles, hérissées et fuyantes, des pins gris quand ils se balancent. Des touches vibrantes et sans ratures. À force d'écrire, le granit même roule au cœur de la page. Quand manque l'inspiration, une bibliothèque se tient tout proche. Je me demande ce que mon grand-père dirait de mon emploi du temps, lui qui a trimé si dur sa vie durant. Il travaillait à la carrière du village. Le Granit national. Là-bas vivaient le labeur et la misère. Pendant quarante ans, pour un salaire de presque rien, mon grand-père s'est rempli les poumons de poussière noire à n'en plus pouvoir respirer. Dans les bronches, l'immuable granit fait plus de ravage que sous mon fessier. Que penserait cet homme sévère en me voyant contempler la pierre ? Je me sens en devoir de lui répondre. Je suis un rêveur de compétition, grand-papa. Mon travail est de donner vie à des rêves de lettres. Je meuble un Musée Moi avec l'intuition dont je suis capable. C'est loin du concevable, du tangible, de l'utile. Une occupation de luxe, où je traite la survie avec la nonchalance d'un enfant comblé. Je suis poète, cher Jean-Charles. Et je navigue parmi les choses sans trop m'y enfoncer. Le granit n'est pas si lourd quand on le fréquente où il dort, dos arrondi, embelli de lichens et veiné de petits atocas. Il n'empoussière pas l'intérieur. Ce n'est qu'un outil de plus dans la patiente révélation du monde. Même déraisonnable, je reste lucide. C'est grâce à votre labeur de journalier que je suis ici. Que j'œuvre à mes lignes. Mon bureau de granit, vous l'avez payé cher. Pour que je l'utilise au gré de mes inspirations. Libre de ce qui a été et de ce qui sera. Assis sur mon rocher, je fais le souhait que vous comptiez parmi les lecteurs célestes qui recevront ces lignes.